Akira Mizubayashi
Le Monde des Livres - 7 janvier 2011

Quand un Japonais écoute Mozart en français

IL AVAIT 18 ANS. Dix-huit ans et sept mois, très exactement, quand la foudre l'a atteint. C'était en avril 1970, au cours d'une leçon de français donnée à la Radio nationale japonaise. Les voix des intervenants devaient être irrésistibles. En tout cas, Akira Mizubayashi n'y a pas résisté. Pendant des semaines, il est resté accroché au poste. Puis il a décidé d'enregistrer les leçons et l'a fait savoir à son entourage. Quelques jours plus tard, un énorme magnétophone, dont le prix représentait quelque chose comme le quart du salaire de son père, était livré à la maison. Ce geste l'a profondément marqué. *« Le français est ma langue paternelle »*, affirme-t-il dans un livre magnifique (*Une langue venue d'ailleurs*, Gallimard, « L'un et l'autre », 270 p., 21,50 €, parution le 13 janvier).

Quand on s'étonne aujourd'hui de son absence totale d'accent, Akira Mizubayashi fait valoir qu'il a toujours eu un goût marqué pour l'imitation. En classe, il lui arrivait d'emprunter les intonations d'un professeur, sans même s'en rendre compte. *« Imiter, c'est le désir de devenir autre »*, écrit-il. Or, à cette époque, il éprouvait un furieux besoin de s'évader d'une langue japonaise *« fatiguée, pâle, étiolée »*, confondue avec les slogans politiques et les propos désenchantés de ses camarades d'université.

Les kilomètres de bandes magnétiques enregistrées par le jeune étudiant, et réécoutées inlassablement, ne suffisent pas à expliquer sa conversion. Il y a eu aussi un texte d'Arimasa Mori, philosophe et essayiste japonais, qui a été pour lui un éblouissement : évoquant sa propre expérience, l'auteur y parlait de l'apprentissage d'une langue étrangère comme d'une seconde naissance. L'étudiant a décidé alors de *« recommencer une vie à peine commencée »*.

Puis il y a eu Mozart. *« Me croira-t-on,* écrit-il, *si je dis que mon amour du français a été nourri par celui que je portais et porte toujours au musicien salzbourgeois ? »* C'est donc un Autrichien qui l'a conduit à s'immerger dans le siècle des Lumières, pour découvrir Jean-Jacques Rousseau, dont il est devenu un spécialiste.

Une bourse a permis à Akira Mizubayashi de séjourner à Montpellier et de rencontrer sa future femme, Michèle. Elle l'a suivi par la suite au Japon, pour y enseigner elle aussi. Encore une manière d'épouser la langue française... Cette langue maison, qu'il habite, cette langue musique, dont il pratique tous les instruments, devenue son *« paysage intime »*, son *« espace vital »*.

Mais, quoi que vous fassiez, une langue greffée vous reste toujours un peu étrangère, constate Akira Mizubayashi. *« Je conserve en moi comme une cicatrice ineffaçable, l'écho et l'empreinte de l'être-ensemble japonais. »* Il est d'un pays où, par exemple, on s'excuse en guise de remerciement... *« Je ne suis ni japonais ni français »*, constate-t-il aujourd'hui, alors que sa fille au double prénom, Julia-Madoka, possède deux langues d'origine. Lui, il est doublement étranger, mais il revendique *« sans honte ni tristesse »* cette *« étrangéité »* qui lui permet de sortir de soi-même et de s'ouvrir aux autres. Pas simple, une langue paternelle... ■

Robert Solé

Cahier du « Monde » N° 20515 daté **Vendredi 7 janvier 2011** - Ne peut être vendu séparément